



# les Réfractaires

**Pour faire réfléchir.** *Les défenseurs de l'autorité craignent l'avènement d'une ère de libre maternité, et cela par crainte qu'elle les dépouille de leur proie! Qui donc ferait la guerre? Qui donc créerait la richesse? Qui accepterait de faire le policier et le geôlier si la femme refusait de procréer inconsciemment? « Et l'espèce? », s'écrient rois, présidents, capitalistes et prêtres. « Conservons l'espèce », quand bien même la femme serait réduite à l'état de simple machine et l'institution du mariage est la seule soupape de sûreté contre l'éveil pernicieux de la sexualité féminine. Mais vains sont ces efforts fanatiques pour maintenir un état de servitude. Vains également les mandements de l'Eglise; les assauts des dirigeants, les articles des codes. La femme ne veut plus participer à la production d'une espèce composée d'êtres misérables, décrépits, chétifs, malades, n'ayant ni la vigueur ni le courage moral de secouer le joug de la pauvreté et de l'esclavage. Ce qu'elle veut c'est procréer moins d'enfants, c'est mettre au monde une progéniture saine, conçue dans l'amour, élevée par amour, librement choisie...*

*Nos pseudo-moralistes ignorent le sentiment profond de responsabilité à l'égard de son enfant qu'éveille en une femme l'amour en liberté. Elle aimerait mieux renoncer pour toujours à la gloire de la maternité que de créer la vie dans une atmosphère respirant uniquement la destruction et la mort. Si elle devient mère, c'est afin de donner à l'enfant le meilleur de soi, le plus intime de son être. Sa devise est « grandir en même temps que l'enfant »; elle sait que c'est seulement de cette façon-là qu'elle contribuera à l'apparition d'une race composée d'hommes et de femmes véritables.*

Emma GOLDMANN.

**les Réfractaires** (ex-l'Ere nouvelle, recueil d'idées, de faits, de commentaires), revue-journal paraissant deux fois par mois.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :  
à E. ARMAND, 24, rue Bannier - ORLÉANS

Prix de l'abonnement : pour dix fascicules, 1 fr. 75  
(U. P. U., 2 fr. 20)  
Un fascicule, 0 fr. 15 (Extérieur, 0 fr. 20)

## SOMMAIRE du 3<sup>me</sup> fascicule :

Du haut de ma tour d'ivoire (E. ARMAND) 17. — O Soleil (ANGÉLO JORGE) 18. — ÉTUDES SUR LE CAPITALISME: La naissance du Capital (LIBERO TANCREDI) 18. — L'HOMME DE SANG (E. ARMAND) 19. — Individualisme (ROBERT DELON) 20. — Proclamation (W. CURTIS SWABEY) 20. — La douleur et la vie (LE RÉTIF) 20. — Philosophie (M. EVELYN BRADLEY) 21. — Ma propagande (E. ARMAND) 21. — Printemps (YONE NOGUCHI) 22. — Doute (P. CALMETTES) 22. — Déduction simpliste (LÉON HUBERT) 22. — Un livre d'esthétique (LE RÉTIF) 22. — Amie, veux-tu? (J. WILLIAM LLOYD) 23. — Mon anarchisme (FRANCIS VERGAS) 23. — Un post scriptum (BENJ. R. TUCKER) 23. — J'ai vu des roses (STEPHEN MAC SAY) 24. — OPINIONS ET DOCUMENTS: Manuel Pardini (PEDRO ESTEVE) 24. — CORRESPONDANCE (A. Mahistre, Une Réfractaire) 24.

Supplément : Les Livres. — Entre Nous. — Avis et communications diverses.

... Quoique les juges les plus sagaces et même les sorcières elles-mêmes fussent persuadés de la culpabilité qu'il y avait à se livrer à la sorcellerie cette culpabilité n'existait cependant pas. Il en est ainsi de toute culpabilité.

Frédéric Nietzsche

## Du haut de ma tour d'ivoire.

Après le  
"procès."

... LE jour se levait, bla-fard, triste, morose. Nous étions quelques-uns qui attendions, depuis la veille, le prononcé du verdict. Durant une bonne partie de la nuit, — la nuit entière pour certains de ceux qui se trouvaient là, — nous avions pataugé dans la boue épaisse. Les hommes qu'on jugeait [de quel droit?] nous intéressaient à bien des titres. Comme faisant partie de notre chair par le sang ou par certaines affinités intellectuelles. Par pure compassion aussi. Plusieurs de ceux que l'appréciation de douze hommes ne connaissant d'eux que ce que pouvaient en révéler l'ambiance truquée d'un débat d'assises allait jeter dans le silence du cachot ou sous le couperet de la guillotine, plusieurs de ces malheureux avaient coopéré jadis à un labeur de propagande qui nous intéressa et cela seul aurait suffi pour que leur sort ne nous fût pas indifférent.

En ces lugubres heures d'attente, je sentais comme si toutes les divergences de points de vue se fussent effacées. Dans le grand édifice dont la masse sombre s'étalait en face de nous on jugeait des êtres dont on peut désapprouver les gestes, regretter les attitudes, déplorer l'inutile dépense d'énergie, — des « nôtres » auxquels on a pu fausser compagnie lorsqu'ils ont exagéré ou extravagué, mais dont on ne peut méconnaître que ce qu'ils devinrent, ils le devinrent dans la sincérité de leur cœur, selon leurs lumières. Et cela rachète tant d'écarts et de malentendus. De même que dans la famille « selon la chair », il peut arriver, dans la famille « selon l'esprit » que de ses membres « tournent mal ». C'est une affaire d'opinion individuelle. Cepen-



282

dant, ce n'est pas parce que tel ou tel membre de notre « famille d'élection » a erré [selon nous] que nous oublierions la communion d'idées de jadis. Répudierions-nous toute solidarité avec les condamnés du procès que les machinations mises en œuvre pour les écraser nous les rendraient sympathiques.

\*\*\*

Un exemple de la partialité qui domina les magistrats, c'est la scandaleuse condamnation infligée à notre ami Le Rétif. Sa compagne, Henriette Maitrejean, étant acquittée, le jury ne retint pas contre Kibaltchiche [Le Rétif] l'inculpation fallacieuse d'association de malfaiteurs, le reconnaissant cependant coupable (?) de complicité de vol par recel. Les trois hommes rouges manifestèrent leur dépit de l'acquiescement de la jeune femme en frappant notre collaborateur de cinq ans de réclusion plus cinq ans d'interdiction de séjour, le maximum prévu par le Code, je crois. Même en se plaçant à un point de vue bourgeois, n'importe qui trouvera que l'année de détention subie par l'infortuné jeune homme compensait largement l'hypothétique recel mis à sa charge par les jurés.

\*\*\*

En se dérochant à la vie, Carouy a accompli, selon moi, un geste foncièrement anarchiste. Nul espoir raisonnable d'échapper à l'obsédante surveillance d'une chiourme dont le bon ou le mauvais vouloir dépend si souvent d'un caprice... A une vie d'esclavage, d'humiliations inévitables, Carouy a préféré le suicide. A quoi bon vivre, en effet; si vivre se traduit par végéter en immatriculé, comme une chose en livrée à laquelle est désormais niée toute possibilité de s'appartenir en propre.

\*\*\*

Le « procès des bandits tragiques » fut-il un *procès anarchiste*? Voici mon point de vue: je considérerais comme procès anarchiste celui dans lequel les inculpés, niant toute assistance d'avocat, refuseraient de répondre à toutes questions émanant d'un juge d'instruction ou d'un président de tribunal. Un procès anarchiste serait celui où les accusés, ne reconnaissant pas à leurs semblables le droit de juger, se contenteraient de le déclarer et se renfermeraient, dès lors, dans un silence logique et dédaigneux, résolu d'avance à subir les conséquences de leur attitude.

Un peu de polémique. L'EXCELLENT périodique qu'est l'*Ego* me prend à partie à cause de l'extrait de l'écrivain sud-américain José Ingenieros publié dans le premier fascicule des « Réfractaires ». Il y découvre je ne sais quel amas de contradictions, dans ce pauvre extrait, qui n'en peut mais. J'avoue, quant à moi, que je n'y ai découvert aucune de ces contradictions sous le poids desquelles je devrais succomber. Et cela s'explique. Je suis déterministe, mais à la façon relativiste et non point étroitement tels les cléricaux de l'anti-spiritualisme. Déterminé dès l'origine organiquement et fonctionnellement, il me semble tout simple, prenant plus tard conscience de mon moi intellectuel, moral, — intérieur enfin — de le cultiver de telle sorte que je puisse arriver par la suite à opposer mon déterminisme personnel au déterminisme de l'ambiance; l'instinct de conservation constitue déjà un déterminisme de résistance individuelle, mais inconscient. Je ne pense pas me tromper beaucoup en considérant la vie consciente comme une lutte entre le déterminisme des organismes en voie d'individualisation et

l'ensemble des modes d'être extérieur; la vie m'apparaît comme la conséquence de la rupture d'équilibre qu'amènent ces actions et réactions de ces unités sur l'environnement.

Si je ne parviens pas toujours à m'expliquer tout cela à mon entière satisfaction — faute d'instruments adéquats ou de documents expérimentaux ou même de connaissances suffisantes [je ne sais pas tout] — je n'en tire aucune conclusion transcendantale. Matérialiste, je ne suis pas sectaire, convaincu, dans mon agnosticisme, que les termes « matière », « esprit », « force », « énergie », &c. ne répondent à rien de précis. Athée, je considère avec un scepticisme méfiant tout ce qui relève de l'hypothèse pure. Hors de ce que voient mes yeux, palpent mes mains, éprouvent mes sens, je ne conçois pas grand-chose:

Tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve !

Et je prétends que le moi — la vie intérieure — et ses rapports avec le hors-moi — la vie extérieure — nous offrent assez de jouissances et de variétés pour occuper toutes nos aptitudes, toutes nos aspirations, sans que besoin soit d'aller vaguer ailleurs. . . .

Mon éclectisme, par ailleurs, me rend des plus disposés à respecter la « foi » de mon prochain en un objet quelconque, pourvu que je la sente étayée sur de la « bonne foi ». . . . J'en reviens à ma polémique: La situation de défensive et de critique — de réfractaire — où je me place par rapport à l'Autorité et à la Domination me satisfait pleinement au point de vue théorique. Au point de vue positif, j'essaie de profiter, pour mon compte personnel, dans une mesure normale, des conséquences qui peuvent découler de mon attitude. Pourquoi « l'Ego » voudrait-il que je rebrousse chemin.

E. Armand

## O Soleil.

Le soleil luit pour tous. . .

O Soleil! ô astre roi de l'Immensité! en extase j'adore ton flamboiement, ô source radieuse de clarté, de paix, d'amour, suspendue sur l'Humanité! Quand, paraissant aux portes rosées de l'Orient, tu laisses champ libre à tes coursiers, sur la terre entière se répand un déluge de lumière, un éblouissement d'or.

Je te salue, ô Soleil, maître de la Vie, mais je te reproche ton injustice, car tu éclaires aussi bien le bon et le pur que le souchomme à l'âme avilie.

Angelo Jorge

## Études sur le Capitalisme.

La naissance du Capital. IL serait difficile de préciser la date de l'apparition du capital; d'autant plus que le capital dominant dans une société capitaliste est le capital espèces et que l'argent existe depuis le commencement des sociétés. Très probablement, comme le démontre Bergson dans « L'Évolution créatrice »; il n'est rien qui surgisse qui soit l'héritier direct de ce qui existait auparavant; toute chose qui est existait déjà en embryon et, en se développant, cette chose nie violemment ce qui existe autour d'elle. Le capitalisme ne fut pas le produit de la société féodale: il est né, il s'est développé au sein des fonctions d'ordre secondaire — mais non point économiques — à l'œuvre dans cette société; de là, il s'est élancé et a triomphé, profitant de la faiblesse passive du régime médiéval.

Le capital monétaire, considéré à part de la production, c'est à dire se trouvant aux mains d'individus qui ne sont ni des artisans, ni des paysans, ni des seigneurs, fait son apparition vers le XIII<sup>ème</sup> siècle. Pour la première fois, à Florence, on fait mention de « banquiers », gens qui ne travaillent pas, mais se contentent simplement de spéculer sur l'argent. Les banquiers florentins, puis ceux de Lucques et de

Siègne, se chargent d'exécuter des commissions financières pour le compte des États; ils leur prêtent de l'argent dans les périodes critiques, font le commerce des pierres précieuses et des objets exotiques, en provenance de la Chine et des Indes, par exemple, prélevant des intérêts et s'octroyant des gains variant de 20 à 80 p. %. Lorsque les banquiers italiens furent devenus puissants, ils excitèrent la jalousie des banquiers étrangers, notamment des anglais; c'est ainsi qu'Édouard III refusa, un jour, s'appuyant sur une loi, de rembourser les sommes énormes qu'il devait aux florentins Bardi. Cette forme de spoliation légale est chose commune dans l'histoire du capitalisme. Mais l'existence du capital bancaire n'explique pas encore les premières origines du capitalisme.

\*\*\*

On peut discerner trois façons dont le capital mobile a pu prendre naissance. Le premier est le monopole et la ferme des taxes concédés par l'État. William de la Pole, en 1339, assumait la charge de recouvrer la taxe sur la laine. Comme cette taxe rapportait beaucoup plus que la somme à forfait qu'il s'était engagé à verser à l'État, il acquit une fortune considérable, accrue par les taxes particulières qu'il imagina pour droit de passage, de magasinage, de pesée, etc. Trente ans plus tard, à Florence, on comptait 108 banques, nombre absolument hors de proportion avec le besoin restreint de capitaux exigés par les affaires se traitant sur cette place.

Un autre moyen d'accumulation des capitaux fut la dîme ecclésiastique. Le Saint-Siège recueillait annuellement de ce chef, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, environ vingt-cinq millions de francs [c'est à dire quatre fois plus que le plus riche des souverains européens], ce qui faisait de lui une puissance financière de premier ordre. Les deniers étaient portés à Rome par des mandataires qui ne prélevaient jamais moins de 30 p. cent de commission. Le Vatican n'ayant point de monnaie propre, se trouvait obligé d'entretenir une personne douée de la rare habileté de connaître la valeur relative des innombrables monnaies alors en circulation, européennes et extra-européennes; cette personne par la suite fit de la banque, elle aussi, et s'établit comme changeur à son compte. De Rome, ces faits s'étendirent aux diocèses; car les évêques, d'abord, et les collecteurs de dîme, plus tard, réussirent à s'affranchir de tout contrôle et de toute tutelle. Déjà rare à l'origine, le capital monétaire se raréfia encore plus: au XIV<sup>e</sup> siècle, le conseil communal de Zurich, fixait l'intérêt du capital à 43 p. cent; à Lindau, également en Suisse, il atteignait 276 p. cent. La profession de banquier se confondait avec celle d'usurier. Comme le démontre Marx dans son chapitre III du Capital, il ne fait aucun doute qu'en ces temps-là l'usure n'ait constitué un puissant moyen d'accumulation (\*).

L'origine du capital bancaire nous révèle que s'il est absolument distinct de la production économique il est coexistant à l'autorité politique, ecclésiastique, étatiste. C'est grâce à l'État que le capitalisme a vu le jour — et dans le terme „état” il faut comprendre les autorités décentralisées des communes (\*\*).

Un troisième et dernier moyen d'accumulation fut le sac des villes et le butin des guerres; c'est

(\*) Il reste entendu que le moyen peu louable grâce auquel s'accomplit l'accumulation du capital — seul moyen possible au Moyen Âge — n'ôte rien à l'importance de l'accumulation en soi, considérée comme instrument de progrès, et à sa valeur morale quand elle est le fruit de l'épargne personnelle.

(\*\*) Le lecteur doit entendre par ce vocable „état” non seulement l'État centralisateur tel que celui qui combattit les Bakounine et les Kropotkine, mais encore et simplement l'administration des choses — même là où elle était le fait de la commune. L'histoire économique du Moyen Âge nous prouve amplement que les fonctions administratives, outre qu'elles deviennent toujours autoritaires, peuvent très bien aussi engendrer des corruptions, suscitant des spoliations économiques qui préludent à de futures dominations politiques. Je dédie ceci aux anarchistes organisateurs, qui établissent une subtile distinction entre les fonctions autoritaires et les fonctions administratives, prétendant que l'exercice de ces dernières n'offre aucun danger pour le communisme, alors qu'ils craignent comme le feu la concurrence individuelle.

ainsi qu'une grande partie de la richesse des vénitiens provint de la dévastation de la Dalmatie. Mais ce fait démontre une fois de plus que le capital n'est pas le produit direct de l'économie féodale.

Considéré ainsi dans ses origines, le capital bancaire assume un caractère indubitablement odieux. Mais il serait absurde de résoudre un problème historique en s'armant de ce critère simpliste. Il est de fait que les banquiers et la monnaie — à cause justement de leur rareté — représentaient un avantage et une commodité que tous se disputaient: cela est si vrai qu'il fallut la découverte de l'Amérique, amenant une immense quantité d'or sur le marché pour que le taux de l'escompte baissât dans des proportions extraordinaires. De plus, les banquiers du Moyen Âge furent les seuls qui établissent des relations commerciales entre les villes, favorisant ainsi la formation de ces ligues hanséatiques qui demeureront toujours comme l'une des plus belles gloires du Moyen Âge. Nous avons déjà fait remarquer ailleurs que le „mécénat” ne fut possible que grâce aux fortunes accumulées par les princes. Nous devons ajouter que, seuls, des banquiers fortunés comme ceux de Florence pouvaient entreprendre les trajets longs et périlleux nécessaires pour maintenir les relations commerciales entre l'Europe et l'Extrême Orient.

Les communes même atteignirent leur plus grande splendeur durant cette enfance du capitalisme, c'est à dire alors que le capital monétaire n'avait pas encore absorbé la production, mais fournissait à l'artisan les moyens de se développer et de créer ses chefs d'œuvre. La lutte entre les arts mineurs et les arts majeurs, prélude de la chute des libertés communales, commence seulement quand les seconds, enrichis, prétendent dominer les premiers par leur capital.

Jusqu'ici, le capital a connu la gloire et l'infamie, mais il n'a exercé son action que sur la consommation, réclamant et stimulant la production des objets „superflus” et artistiques qui élèvent la civilisation économique au dessus des besoins ordinaires de son temps. Ce sera lorsque le capital commencera à s'intéresser à la production, donnant lieu au „capitalisme”, autrement dit à la spoliation économique du producteur par le non-producteur, — ce sera alors que l'histoire du capitalisme ne sera plus qu'une longue traînée d'iniquités sanglantes.

*A suivre.*

Libero Tancredi

(Traduction de E. Armand)

Les maux qu'engendre la liberté! Mais ils sont la preuve qu'il n'y a pas assez de liberté.

Macaulay

## L'Homme de sang.

**S**INISTRE, l'œil amer, sûr de l'impunité, L'accusateur public insiste pour qu'on tue;

Tour à tour menaçant, persuasif, irrité, Doucereux quelquefois, son verbe s'évertue

A traquer la pitié jusqu'au tréfonds du cœur De ceux qui vont juger; à forcer son refuge Ultime et l'en chasser. Mordant, cruel, moqueur, Il peut l'être sans risque. Il n'est de subterfuge

D'appel aux bas instincts encor mal endormis, D'exagération dont il n'enfle sa cause... Ministre de vengeance, il se sait tout permis, Consient que sur lui, titubant, se repose

Le Bâtiment social... « Au crime horrible il faut Par le meurtre répondre ». Et sa voix qui résonne, Dans le silence semble hurler à l'échafaud... De dégoût, à l'ouïr, mon être entier, frissonne...

E. Armand

## Individualisme.

OUI, je pourrais jongler avec de belles phrases,  
Faire tinter mon verbe ainsi qu'un grelot creux,  
Car je sais le secret de toutes les emphases  
Et le vide des mots qui se choquent entre eux.

Je pourrais — dans l'arène où brillent nos Pégases —  
Choisir un pur coursier digne des meilleurs preux.  
Mais je préfère encore, (ivre de mes extases),  
Garder au fond du cœur mon trésor ténébreux.

Nul n'apprendra jamais quelle est ma chère hôtesse,  
Si c'est la douce joie ou la fière tristesse:  
Mon visage de sphinx ne révélera rien.

Drapé dans mon manteau d'orgueil à peine austère,  
J'aurai la volupté d'être un vivant mystère  
Qui se connaît lui-même et jouit seul de son bien...

Robert Delon

## Proclamation.

A TOUS LES Etats, à tous  
les rois, à tous les pré-  
tres; à tous les gouvernements; à tous les capita-  
listes; à tous les hommes & à toutes les femmes;  
— à tous les êtres qui pensent, je déclare que je  
ne respecte rien. Je ne respecte ni droits moraux,  
ni droits de propriété, ni « droits de l'homme », ni  
humanité, ni dieu, ni diable. Je ne m'incline  
devant aucune idole de gaz ou de fer. Je ne respecte  
pas les droits du prochain. J'sais que tous les codes  
de morale sont des impostures, que tous les pré-  
dicateurs de morale sont des menteurs. Je suis  
absolument seul en mon monde moral. Là, ni murs  
ni chaînes. Je suis l'Unique et tout ce que je con-  
voite et puis m'approprier est à moi. Je n'ai ni su-  
périeurs, ni inférieurs, ni égaux. Mon **moi** est le  
centre de l'univers. Nul filet de moralité conven-  
tionnelle où je me sente retenu. Je ne sers point  
d'autre cause que la mienne. Point d'idéal auquel  
j'obéisse; point de conscience devant laquelle je  
me courbe; je suis dénué de principes, de scrupules  
de conscience; je ne suis point immoral, mais dé-  
pourvu de morale. Je vois clairement que les prin-  
cipes moraux ont aussi peu d'existence que Dieu  
lui-même: l'un & l'autre sont des riens vêtus de  
quelque chose; ils n'existent point; ils sont des du-  
peries. Je suis l'égoïste absolu à qui rien n'est sacré;  
nul ne peut m'influencer d'une ligne vers la droite  
ou vers la gauche s'il n'en appelle à mon égoïsme.  
Silence, ô moralistes: je me suis échappé de  
votre monde; je suis hors de votre atteinte, de  
votre bien & de votre mal. *Mon* mal, c'est ce qui  
ne me plat pas; *mon* bien, c'est ce qui me plat.  
Je suis toutes choses à moi-même. Je maudis l'Etat:  
il est l'ennemi de tout ce que j'aime; il m'opprime  
en opprimant mes amis. C'est un monstre cruel,  
qui mord & grogne; un démon, qui nous mène  
aux enfers; c'est le suprême Adversaire des  
hommes et, comme j'aime l'Homme, ses attaques  
m'atteignent...

A l'égard de tes lois, ô Etat, je ne ressens aucun  
respect; je les tournerai lorsqu'elles se trouveront  
sur ma route, si c'est possible; même si ta volonté  
était l'écho de la volonté du monde, je ne l'adore-  
rais pas. Par amour pour le genre humain, je pour-  
rais faire ce que tu prescrites, mais par respect pour  
toi: jamais! Il n'est, pour moi, de volonté supé-  
rieure à la mienne; il n'est pas de volonté qui se  
puisse dresser devant moi comme un devoir moral.

Avec Nietzsche, je lance contre l'Etat une éter-  
nelle malédiction: « L'Etat! tout ce que dit l'Etat  
est mensonge, tout ce qu'il a est vol; tout en lui  
est contrefait. O Monstre inassouvi, sanguinaire,  
rongeur; les dents dont il mord sont des dents  
volées; ses entrailles même sont une contrefaçon ».

On ne peut détruire les droits de propriété. Ils  
n'existent pas & n'ont jamais existé. Ce sont de  
pures illusions; il faut les arracher de votre esprit;

ce sont des brouillards que résout le soleil. En  
d'autres termes: toute propriété repose sur la  
Force; Force de trois espèces: la force militaire &  
physique, les forces de pitié et de sympathie. L'es-  
prit s'affirmant de solidarité toujours plus détruira  
la première; les secondes existeront toujours; elles  
subsisteront, fermes comme le roc; la troisième  
croulera sous le souffle puissant de la raison. A tous  
je crie: — Ne tenez pas la propriété pour sainte;  
qu'aucun imposteur sacré ne vous abuse: la pro-  
priété n'existe pas. Ce qui est mien ne l'est que je  
que parce que je le protège par une force: force de  
mon arme, volonté de ton cœur généreux ou ta  
superstition.

Levez-vous, ô humains! Que toutes les cloches  
annoncent la bonne nouvelle! Que chacun puisse  
entendre Que la liberté tressaille de joie:

La propriété est une imposture!

W. Curtis Swabey

## La Douleur et la Vie.

On ne peut pas ne pas être  
frappé, en lisant l'histoire de  
quelques sectes religieuses, de  
l'attitude des hommes vis-à-vis de la souffrance corporelle ou  
morale. Elle semble les avoir toujours hypnotisés. La seule  
pensée de souffrir, au lieu de déterminer chez eux les actes  
réflexes logiques: peur, désir de fuir, désir de lutter, éveillait  
dans leurs âmes une ardeur nouvelle et ils allaient vers la  
souffrance, l'accueillant avec une joie singulière. Et ce phé-  
nomène ne peut pas être mis au compte de la croyance au  
martyre puisqu'il se rencontre chez les peuples nés par les  
croyances les plus différentes. Je serais plutôt tenté de dire  
que la recherche, le culte, l'admiration du martyr fréquem-  
ment affirmés par les religions, dérivent de la propension  
naturelle de l'homme à rechercher la souffrance. Le sadisme  
de même. Aussi y avait-il, peut-être, dans la volupté des  
chrétiens livrés aux bêtes ou mis en croix quelque chose de  
sadique. — Le problème des rapports de la douleur et de la  
vie devrait être posé à nouveau.

Les biologistes nous montrent habituellement la douleur  
comme un avertissement de l'organisme à la conscience,  
avertissement de péril pour l'être — ou, plus précisément,  
comme le signe d'un péril menaçant telle partie de l'orga-  
nisme. (Il serait oiseux en l'occurrence de distinguer entre la  
douleur physique et la douleur morale.) S'il faut l'envisager  
ainsi, l'on peut admettre cette hypothèse que, sortant raf-  
fermi, accru en puissance, des luttes où il a été vainqueur,  
l'organisme les recherche. L'homme vigoureux de corps  
aimera l'épreuve qui trempe ses forces, comme l'homme  
volontaire aime l'adversité dont il sort grandi.

Sans doute faut-il aussi tenir compte de l'exaltation pro-  
voquée par la lutte physiologique que signalent les maux. La  
douleur exalte. Et quoiqu'il soit loin d'être prouvé que  
l'exaltation est, en elle-même, agréable, l'homme la recherche  
toujours. Exaltation et ivresse étant mots à peu près syno-  
nymes. L'ivresse particulière de souffrir a son importance.  
Mais qu'est-ce, après tout, sinon la sensation de la vie brû-  
lante, active, paroxyste?

Enfin, la douleur fait aimer la vie. De même que l'homme  
libre ne tient pas compte de ce qu'il y a de précieux dans le  
fait d'être libre et que seul le captif s'en aperçoit; de même,  
c'est le propre de l'homme sain et heureux de dépenser ses  
heures avec insouciance, sans se douter du prix qu'elles  
pourraient avoir. Aussitôt que la douleur fait passer sur lui  
son ombre inquiétante, l'homme, recueilli, s'aperçoit de sa  
richesse et se met à l'aimer d'autant plus qu'il risque de la  
perdre. Y a-t-il de plus fervents amants de la vie que les  
condamnés et les convalescents? — Et chez ceux qui ne sont  
pas voués à la défaite la douleur fait plus que d'exciter  
l'amour de la vie. Elle devient l'aiguillon irrésistible qui  
pousse à vouloir vivre malgré tout, à vaincre « coûte que  
coûte. »

C'en est bien assez pour qu'elle soit appréciée; et de là à  
être magnifiée, à déterminer de pernicieuses exagérations, il  
n'y a qu'un pas... Il suffit que cette notion s'impose à des  
intelligences simples, simplistes, pour lesquelles les demi-  
tons et les nuances n'existent pas, pour lesquelles il n'est de  
logique que celle qui va jusqu'au bout. — Ce qu'il est utile de  
constater, c'est qu'en présentant la douleur comme un signe  
de dépérissement, les biologistes semblent s'être servis d'un  
langage inexact. Elle n'est qu'un avertissement conditionnel:  
« tu périras si tu ne vaincs pas. » Mais si tu vaincs tu seras:  
après avoir souffert, après avoir résisté, plus solide et *plus  
apte à vivre.*

Le Rétif

## Philosophie.

L'ENTHOUSIASME avec lequel on se souvient des pensées qui vous agitent lorsqu'on se met à la poursuite de ce fantôme d'illusions qu'on nomme Vérité, l'allégresse qui s'empare de vous, le sentiment qu'on accomplit enfin besogne réelle. — tout cela fait que le jeu de polo, une bouteille de vin vieux ou même une jolie femme ne vous paraissent plus que bagatelles sans importance.

C'est du vif argent, cette Vérité. Vous vous imaginez l'avoir saisie, mais voici que vous ouvrez la main et vous ne la trouvez plus. Vous n'êtes pas découragé pour si peu, naturellement; vous vous remettez immédiatement en chasse. C'est un jeu fascinant, qui ne comporte aucun répit, sauf le temps — l'éclair de temps — qui s'écoule entre le moment où vous vous imaginez vous être emparé de la Vérité et celui où vous ouvrez votre main, pour constater qu'elle est vide. Mais c'est si court qu'on n'a pas le temps matériel de s'ennuyer.

Adonnez-vous sérieusement à ce jeu, posément, concentrez-y toute votre énergie et dès ce moment toutes vos autres occupations vous paraîtront des futilités. Elles vous seront à charge, à moins d'avoir une portée qui les dépasse.

Des détails auxquels vous n'attachez aucune importance prennent une signification inouïe. Casser une noix et y découvrir un ver vous répugnait jadis, tout simplement; aujourd'hui, ce petit événement ouvre à votre entendement tout un horizon de pensées & de spéculations: quel rôle peut bien jouer dans le grand mécanisme des choses un ver qui ronge une noix? — une fourmi infinitésimale parcourt votre main; elle est si menue qu'il faut vous pencher sur elle pour la bien distinguer. mais la voilà pourtant, organisme complet, volonté de puissance, en route pour... quelque part et cela avec autant de détermination que vous & moi, douée du sentiment de son importance autant que vous ou moi pouvons l'être de la nôtre.

Mais préparez-vous, si vous jouez ce jeu merveilleux, à ce que le monde vous insulte. Dès lors vous serez un « paresseux », un « flâneur », quelqu'un qu'on ne peut pas prendre au sérieux. N'en soyez point ému. Si ce paresseux-là n'est point le dernier mot de la civilisation qui, en vérité, le sera?

La tendance du genre humain s'oriente vers cette paresse pleine de pensées, — sinon, à quoi bon ces machines destinées à épargner la peine, — l'effort pour capter les chutes du Niagara, — Edison et son électricité pratique, — l'avocat toujours à la recherche d'un contrat qui enchaîne perpétuellement quelqu'un au service de son client.

Le monde tout entier œuvre pour ne pas avoir à peiner autant. La différence entre le travail et une occupation agréable est la même que celle qui existe entre casser des pierres à Cayenne et conduire une automobile.

Il n'y a d'ailleurs pas à s'étonner que l'homme qui pense devoir peiner toute sa vie et n'avoir aucune chance d'y échapper considère avec méfiance celui qui ne se croit pas condamné au travail forcé et qui sait que « travailler pour travailler » est une illusion. L'homme qui vieillit devient chauve et s'énervé avant son temps parce qu'il lui faut atteindre une position et se bâtir une belle maison pour y demeurer le reste de ses jours, ressemble à l'homme qui roule un rocher au sommet d'une montagne. Toutes les heures de sa vie, tous ses nerfs, tous ses muscles, tout son être est occupé à pousser la masse et à veiller à son équilibre.

Quoi de surprenant lorsque, tout couvert de sueur, il aperçoit le philosophe — assis à l'ombre, dégustant quelque frais breuvage et souriant de son effort — qu'il s'en irrite? Mais que notre philosophe se lève, qu'il aille vers l'homme au rocher et lui dise: « Ami, fais halte et repose-toi à mes côtés quelques instants; cale ton rocher quelque

part sur le flanc de la colline; le soleil se lèvera assez tôt pour que tu te remettes à la tâche; aujourd'hui, rafraîchis-toi avec moi, causons un peu et voyons à quoi tout cela aboutira ». Nul doute qu'à l'ouïe d'un tel langage, l'interpellé ne déverse sur notre ami un torrent d'injures, le traitant de « vagabond », de « fou » et qui sait encore?

« Mais, mon ami, poursuivrait le philosophe, j'ai atteint le sommet de la montagne que vous peinez pour atteindre; je n'y ai point trouvé les Champs-Élysées que vous croyez rencontrer, mais un plateau froid, nu, désolé. L'amitié, l'amour et les choses les plus appréciables de la vie y périclitent d'inanition. Seuls, les philosophes peuvent retourner sur leurs pas, car il faut plus de courage pour descendre de cette montagne que pour y monter; et quand on en descend, on entend toujours résonner à ses oreilles un rire moqueur.

« Remarquez au dessus de vous cette ligne au dessus de laquelle toute végétation s'arrête et se flétrit, alors qu'en deçà la végétation est luxuriante et que s'élèvent chênes & pins: c'est la limite de végétation des arbres. Il y a aussi dans la vie une ligne de végétation au delà de laquelle on ne trouve plus que plantes flétries ou racornies & bois mort ».

A ces paroles, l'homme au rocher deviendra livide et traitera notre philosophe de « destructeur d'idéal » ou de « démolisseur d'institutions » ou mieux encore d'« anarchiste ». Volontiers, l'échapperait-il s'il ne craignait pas que son rocher ne lui échappe et l'écrase.

Voici à quoi vous devez vous attendre, amants & poursuivants de la Vérité. Mais soyez calmes, vous avez encore la meilleure part et je pense que parfois les autres s'en aperçoivent.

M. Evelyn Bradley

## Ma propagande.

JE souhaiterais volontiers l'avènement d'une société anarchiste individualiste, d'une société dont les constituants, isolés ou associés, ne voudraient ni jouer le rôle de dominés ni remplir le rôle de dominateurs. D'un milieu dont la règle de conduite, inscrite dans les cerveaux et gravée dans les cœurs tiendrait en deux lignes: « Tiens compte du développement d'autrui comme tu désires qu'il tienne compte de toi; interdis-toi de t'immiscer en ses affaires comme tu souhaites qu'il n'intervienne pas en les choses qui te concernent personnellement ». Oui, je rêve parfois d'un ensemble social où « l'équité au point de départ » ferait partie à un tel point du contrat social tacitement et implicitement accepté et reconnu par tous qu'« exploiter son semblable » serait considéré comme un crime, comme le plus grand des crimes. Mais mon expérience me montre que c'est folie pure d'attendre, pour un temps plus ou moins rapproché, l'avènement de pareil état d'être et de choses. Je doute que les hommes en général puissent se passer de l'autorité haïssable. J'ignore si la hideuse exploitation n'est pas fonction de notre conception de la production et de la consommation. Et à cause de ce doute, et à cause de cette ignorance je ne me sens pas libre de pousser indistinctement chacun à la révolte. Je suis certain que la propagande irraisonnée des idées anarchistes a conduit plusieurs vers une ruine morale, sinon pis. Or, je ne veux la ruine d'aucun; je cherche à faire se révéler en quelques-uns l'antiautoritarisme qui repose, latent, au fond de leur être intime. Ma propagande n'est pas une propagande de convertisseur ou de baranum. C'est une propagande de sélection. Je suis à la recherche des anarchistes individualistes « qui s'ignorent ». Et je me refuse, pour qu'ils se manifestent à eux-mêmes tels qu'ils sont, à user de procédés démagogiques. En proclamant que l'anarchisme individualiste est en premier lieu une attitude intellectuelle, une pratique morale, une réalisation intérieure, voici qu'un tri se produit de lui-même. Et que s'éliminent ceux qu'attirerait seul l'appât des perspectives des résultats économiques immédiats. Et voici que prend racine l'œuvre sérieuse, profonde, la formation de l'être que ne troublent pas les défaites d'ordre purement matériel. Cela parce qu'il les domine et n'accepte point d'être dominé par elles.

E. Armand

## Printemps !

DANS LES YEUX de mon amante couvant mon âme ; — dans sa marche sur la route de l'amour, la route qui conduit vers le ciel et vers mon cœur, — dans son sourire, surgissant radieux du silence, — dans la pression de sa main, vivifiant mon esprit assoupi ; — dans le chant de l'alouette, — dans mes poèmes, — dans le souffle du vent, — dans les eaux qui bouillonnent, — dans le lys, — dans l'arbre : — le printemps s'annonce.

Yone Noguchi

## Doute.

LE monde est plein d'hommes graves qui affirment connaître la vérité, ou une partie de la vérité. Par malheur, chacun possède une vérité différente de celle du voisin, sinon contradictoire.

Et tous ces sages soutiennent leurs théories avec des raisons qui me paraissent si excellentes, que je ne puis m'empêcher de les adopter lorsque je les entends développer devant moi. Aussi suis-je fort en peine, car il m'est très désagréable de penser à la fois blanc et noir, de dire au même instant oui et non. Il faudrait choisir, mais je regretterais mon choix aussitôt fait. . . .

Alors, je me trouve dans la triste situation d'un homme qui ne comprend absolument rien, non seulement au monde qu'il habite, mais encore à sa propre individualité ; tandis qu'autour de lui, du plus ignorant au plus savant, chacun sait parfaitement ce qu'il en est.

Cela est bien humiliant pour mon intelligence, mais je ne puis vraiment prendre un parti et conclure, là où les plus sages philosophes, les plus érudits n'ont pu se mettre d'accord.

A moi qui ne suis ni sage ni philosophe, le plus simple bon sens ne me permet que le doute et m'impose le silence.

Aussi, je regrette à l'instant d'avoir écrit ces lignes, car je crains d'avoir ainsi fait pencher la balance en émettant implicitement l'opinion qu'il est bon de faire part aux autres de ses pensées.

P. CALMETTES

Déduction simpliste. Voyant le défilé des ouvriers sortant de l'usine, un enfant prend celle-ci pour une école et ceux-là pour des écoliers. . . J'ai toujours pensé de même chaque fois qu'il m'a été donné de contempler ce spectacle. En effet ne faut-il pas que les hommes soient encore dans l'enfance, âge de l'inconscience, pour subir l'exploitation de leurs semblables.

Léon Hubert

## Un livre d'Esthétique (\*)

Il y a toujours, pour un anarchiste, quelque déception à ouvrir un livre d'Esthétique. Qu'entend-on habituellement par esthétique ? L'étude et la création de certains éléments de notre vie psychique qui nous procurent des sensations d'une nature particulière. . . Cette définition sommaire et approximative embrasse-t-elle toute l'Esthétique ? Je crois que la plupart des personnes qui ont réfléchi sur ce sujet, répondraient « oui » sans grande hésitation. Un anarchiste dira : non. Et il s'étonnera : peut-on ainsi séparer l'Esthétique de la vie ? la superposer à la vie qu'elle imprègne et dont on ne devrait pas pouvoir l'abstraire ?

L'Esthéticien ou l'Artiste se bornent à connaître et à créer l'œuvre d'art qui rend et perpétue infiniment parmi ceux qui la possèdent l'émotion intime du créateur, mais cette émotion, ne devons-nous pas la demander d'abord, tout au moins, l'aimer, la rechercher autant, lire les poèmes de la réalité, apprécier ce roman et cette éternelle « tragédie de

l'homme » dont nous sommes un peu les acteurs ? En un mot la grande source de beauté, l'œuvre d'art par excellence, celle en présence de laquelle toutes les autres sont pauvres et incomplètes, n'est-ce pas la vie — et, pour être précis, *ma vie* et celle des hommes ? — Telle est la conception anarchiste de l'Esthétique ; elle se refuse à séparer la Beauté de la vie. Et cela est gros de conséquences.

Trop souvent l'on se réfugie en l'Art pour fuir la réalité. On accepte la vie laide en s'enfermant dans le beau rêve. On se soumet au triste destin qui vous rive à une tâche insipide dans une atmosphère de grisaille, en s'emplantant les yeux du mensonge de décors dont on s'est environné. On est un homme diminué, mais riche d'une lumière factice et lointaine. Ainsi l'abîme se creuse entre le réel et le beau ; quand, par hasard, il se trouve que le réel est beau, on n'y voit qu'un motif à rêverie pour accepter la misère de l'heure prochaine, le « Sanctuaire de l'Art » est un asile où la réalité ne pénètre pas, où l'on peut se retirer à l'abri des luttes incertaines ; en somme, un lieu de résignation. — Un moyen de se donner le change, de se passer de la beauté dans la vie, de s'éloigner de celle-ci parce qu'elle est douloureuse ; l'une des ressources du pessimisme de la faiblesse : ainsi nous apparaît l'Esthétique séparée de la vie et superposée à la vie.

Nous la concevons autrement. L'analyse de nos idées nous révèle les deux sources, intellectuelle et instinctive, de l'Anarchisme : l'Agnosticisme — une impossibilité absolue de croire, de concevoir même un objet de foi qui s'imposerait à l'esprit, mettant un terme à son inquiétude — et l'Amour de la vie. A leur confluent naît, tout naturellement, la conception philosophique et pratique de la vie belle. Philosophique : si la vie, par sa beauté, compense la douleur qu'elle inflige à l'être, n'est-elle pas expliquée et légitimée ? — Pratique : nous l'aimons trop pour que la seule spéculation ou la seule contemplation nous satisfassent. Nous savons trop, d'ailleurs, que la vie de l'intelligence même ne s'achève, n'atteint toute son ampleur, qu'en l'action. Penser, a-t-on dit, c'est déjà agir. Mais l'action qui se borne à la pensée n'étant pas complète, ne constitue qu'une vie restreinte, mutilée ; et ces seuls mots contiennent en germe l'idée de laideur. C'est donc en notre activité et en les cadres de cette activité que nous avons d'abord à créer de la beauté. A côté de celle-là toute œuvre d'art est secondaire et superficielle. L'art de vivre, l'art d'embellir la vie est le premier — et le plus essentiel — chapitre de l'Esthétique. Il s'oppose à la signification conventionnelle de celle-ci, car il réunit indissolublement le Beau et le Réel ; car il impose l'action et non plus la résignation ; car il fait du rêve un aiguillon qui pousse l'homme à la conquête du réel, et non plus un breuvage pour l'enivrer de doux mensonge.

Chose singulière, bien qu'ils aient souvent remarqué le rôle de l'Art, moyen de résignation, esthéticiens et artistes semblent avoir à peu près ignoré ce point de vue ; en tous cas ils ne l'ont pas envisagé. Il semble que Guyau, dont l'œuvre éthique est si intimement liée à l'œuvre esthétique, l'ait entrevu ; qu'un Renan, qu'un Ruskin y aient songé sans toutefois tenter de réconcilier ces « contraires » : le Beau et le Réel, l'Art et la Vie.

Chez certains artistes on sent cependant une sourde inquiétude provoquée par le désaccord de ces deux éléments que nous voudrions inséparables. Le conflit entre la réalité hostile et le vouloir secret de l'homme, mal solutionné par ce compromis : la retraite en le domaine du rêve, devient cause d'âpre douleur. Byron, Poe, Wilde, Baudelaire, autant de grands tourmentés chez qui le pressentiment d'une *esthétique de la vie* est souffrance. Peut-être même le dandysme d'un Baudelaire n'est-il après tout qu'un geste de chercheur ? — La même inquiétude, mais le plus souvent dissimulée sous des tendances morales, se fait jour aussi ça et là dans les œuvres de Balzac. Plus près de nous chez Ibsen, chez Tolstoï — quoique de façon fort divergentes — elle prédomine. Mais ce n'est jamais qu'une prescience, une anxiété, une vague recherche ; l'idée même de réconcilier la Vie et la Beauté ne se présente pas.

Pourtant il n'en fut pas toujours ainsi. Plus d'une philosophie ancienne peut se définir « une esthétique de la vie ». N'est-ce pas la définition de la sagesse d'Epicure qui réalisait selon Nietzsche une vie « héroïque et idyllique » ? L'esprit grec ne dissociait pas l'Art et la Vie. Il était ssez raffiné et assez viril pour ne pas recourir à ce subterfuge de notre indolence dont le but est de nous permettre d'agir tristement en pensant bien.

Je ne connais pas d'ouvrage qui pose la question ; le nouveau livre de M. Léon Paschal, dont la lecture m'a remis en mémoire ces réflexions, ne fait pas exception à la règle. Mais il a d'autres mérites. Il me reste à indiquer brièvement ses grandes lignes.

Le Rétif

(A suivre).

(\*) *L'Esthétique Nouvelle* de M. Léon Paschal (Edition du Mercure de France).

## Amie, veux-tu ?

Maintenant que l'hiver se retire, et que l'érable bourgeonne, maintenant que le printemps frappe à la porte, amie, veux-tu être ma bien aimée ?

Lorsque le ciel sera devenu d'azur, bleu tendre comme le sont tes yeux, tes petits doigts frémiront-ils quand nous irons errer le long de la rive des ruisselets qui murmurent ?

A la découverte des mares d'où émergent les hylas, où dégoutte la sève que pleurent les arbres résineux ; ou bien encore cherchant parmi les feuilles jaunies l'étoile bleue de l'hépatique ;

Lorsque grondera l'orage printanier, me laisseras-tu t'enserrer en mes bras ; lorsque le sang renouvelé fermentera comme le vin, ton petit cœur fera-t-il écho aux battements du mien ?

Me laisseras-tu, ô mon amie, chanter à ton cœur une chanson printanière ? Pourras-tu m'aimer amie, pour cette raison, l'unique, que je t'aime ?

J. William Lloyd

## Mon Anarchisme.

J'AIME la liberté, l'indépendance ; je veux agir selon ma fantaisie, à ma guise ; m'insoucier du sifflet de l'usine comme des reproches du contremaitre ; me libérer de la crainte de ne pas satisfaire aux exigences d'un patron comme du souci d'être mal servi par des employés ; ne connaître ni le ton arrogant du maître ni la mine obséquieuse du valet ; ne me courber devant personne, car je suis orgueilleux, fier et ne connais rien qui me soit supérieur. Ni m'associer avec des esclaves en vue de leur exploitation : il me faudrait compter avec leur force, discuter le contrat, les surveiller pour qu'ils produisent à mon gré. Les esclaves sont une chaîne, un tourment, un souci que je ne puis supporter. Je veux être libre.

Je ne veux obéir ni commander à qui que ce soit ; et, comme on se sert de mots pour définir les pensées, les idées, les sensations, je cherche celui qui définit mon tempérament. De même que celui qui est riche en sang est dit : „sanguin“, — de même que celui qui vibre et s'émeut dans la contemplation de la nature, ou éprouve le besoin d'exprimer ses sentiments, ses impressions au moyen de couleurs, de sons et de mots se dénomme „artiste“, — moi, je définis mon état d'être, mon tempérament par le vocable *anarchiste*, autrement dit : „négateur d'autorité.“

Qu'est pour moi ce qualificatif d'anarchiste ? Un programme ? Que non. Toujours, je suivrai ma fantaisie ; mes actions concourront constamment à ma jouissance. J'ai vu dans le mot „anarchie“ un terme me définissant, non un règlement auquel je doive conformer mes actes. Je n'ai pas à m'informer si tel geste ou telle attitude est anarchiste ; seul, savoir si j'en tirerai soit profit soit plaisir m'intéresse. Mon acte sera forcément anarchiste, puisque subir l'autorité m'est une souffrance et l'exercer une gêne.

Francis Vergas

O mes fils — conclut Psychodore — efforcez-vous d'être puissamment et harmonieusement. Par ce moyen vous donnerez et vous vous donnerez beaucoup. Mais l' impatient qui veut se donner au lieu de réaliser commet un crime multiple : Il se détruit, lui, vaste avenir d'ombres et de chansons. Il donne peu, il donne mal et à qui vaut moins que lui.

Han Ryner

## Un post-scriptum.

NOUS AVONS publié dans « l'Ère Nouvelle » fascicules 50, 52 et 54 une étude sur Le socialisme d'état et l'Anarchisme comparés de notre ami Tucker. Nous avons repris et achevé cette étude dans la brochure « Ce que sont les anarchistes individualistes ». Il y a quelques mois, Tucker publiait une nouvelle édition de « State Socialism & Anarchy » en l'accompagnant d'un Post-Scriptum dont la lecture intéressera ceux qui ont suivi la série d'articles précitée :

Il y a vingt-cinq ans, quand cet essai fut écrit, le refus du droit de concurrence n'avait pas encore produit l'énorme concentration de richesses qui menace aujourd'hui si gravement l'ordre social. Il n'était pas encore trop tard pour endiguer le courant des accumulations en renversant le régime des monopoles. Le remède anarchiste était encore applicable.

Aujourd'hui, la voie n'est pas aussi libre. Les quatre monopoles — monétaire et bancaire, foncier, douanier, des brevets — laissés à eux-mêmes, ont rendu possible le développement contemporain du « trust » et le trust est devenu un monstre que la concurrence la plus libre — si on pouvait l'instituer, se montrerait, je crois, impuissante à détruire. Tant que le trust du Pétrole n'a « contrôlé » que cinquante millions de dollars, le jeu de la libre concurrence l'aurait entravé sans retour. Il avait besoin du Monopole pour exister et croître. Maintenant qu'il contrôle, directement ou indirectement, peut-être dix mille millions de dollars, il voit dans le Monopole une commodité et non plus une nécessité. Il peut s'en passer. Lèverait-on toutes les restrictions mises à la concurrence que le capital concentré pourrait faire victorieusement face à la situation qui lui serait faite en sacrifiant annuellement une somme suffisante pour tenir les concurrents à l'écart du marché.

S'il en est ainsi, le Monopole, qui ne peut être contrôlé de façon permanente que par des forces économiques, se trouve actuellement en dehors de leur atteinte. Seules peuvent s'en saisir des forces révolutionnaires ou politiques. Jusqu'à ce qu'une confiscation coercitive, actionnée par l'État ou accomplie malgré lui, ait aboli les concentrations qu'a créées le Monopole, la solution économique proposée par l'anarchisme et esquissée dans les pages que j'ai écrites — et il n'est point d'autre solution — restera chose à réapprendre, de façon à rendre les circonstances favorables à son application après le grand nivellement. Mais l'éducation est un procédé qui réclame du temps et il ne nous faut pas espérer que luise bientôt le jour du remaniement social.

Les anarchistes qui s'efforcent de hâter sa venue en adhérant à la propagande des socialistes étatistes ou des révolutionnaires se trompent étrangement. Ils contribuent tout simplement à précipiter la marche des événements, tant et si bien que le peuple n'aura pas le temps de découvrir, — de par sa propre expérience — la cause de ses peines : le rejet de la concurrence. Si cette leçon n'est pas apprise en temps convenable, le passé se répétera dans l'avenir ; auquel cas, pour nous consoler, nous aurons à nous tourner vers la doctrine de Nietzsche : que cela doit arriver, quoi qu'on fasse ; ou vers la réflexion de Renan que considérées du point de vue de Sirius, toutes ces choses sont de peu d'importance.

6 Janvier 1911.

Benjamin R. Tucker

DIEU et moi, nous nous sommes engagés à sauver le monde ; il y a plus longtemps que moi qu'il s'est attelé à la besogne, mais jusqu'ici, il n'a pas mieux réussi que moi

John Basil Barnhill

## J'ai vu des roses...

J'AI vu des roses qui flambaient,  
Dans les jardins; parmi les haies,  
Des roses folles qui buvaient  
A pleine fraîcheur la rosée...  
Des fleurs rieuses en éveil,  
Et palpitant en la griserie du soleil...  
J'ai vu des roses qui chantaient!  
J'AI vu des roses qui saignaient,  
Dans les corbeilles, les bouquets,  
Des roses pâles qu'étreignaient  
Des doigts fiévreux en des banquets...  
Des fleurs vaincues, tout en chagrin,  
Et sanglotant en le glorieux des vases fins...  
J'ai vu des roses qui mouraient...

[*Révoltes et Sanglots.*]

Stephen Mac Say

## Opinions & Documents.

### Manuel Pardinás.

MANUEL PARDINÁS s'est suicidé sans avoir pu expliquer les motifs qui l'avaient amené à ôter la vie à Canalejas. Ceux d'entre nous qui l'ont connu peuvent néanmoins comprendre ce qui l'a fait agir.

Manuel Pardinás était un ouvrier intelligent, travailleur, simple et bon. Sa vie fut marquée au sceau de la souffrance. Il abandonna sa ville natale pour tâcher de se développer moralement et physiquement, et partout où il dirigea ses pas, il rencontra la misère, l'ignorance, la persécution. Il se rendit en Catalogne, en France, à Cuba, dans l'Amérique du Nord. Bien qu'il fût un peintre décorateur des plus qualifiés — sobre à l'extrême [il ne consommait aucune liqueur, ne se nourrissait que de fruits et de légumes en petite quantité] — il passa de longues périodes de chômage, ce dont il eut beaucoup à souffrir.

« A quoi bon vivre — me disait-il un jour — si la vie doit être une souffrance sans fin; si elle consiste à peiner, manger (quand l'aire se peut), dormir sans se reposer, avoir sans cesse souci du lendemain et être le témoin d'injustices innombrables sans pouvoir les prévenir ou y remédier. A quoi bon vivre si la vie n'offre aucun plaisir, pas même celui de trouver parmi ses compagnons de misère des collaborateurs à l'œuvre de délivrance!

« La vie est attrayante, même lorsqu'on souffre, — répliquai-je, — alors qu'on sait que les efforts accomplis profiteront à nos semblables.

« Se sacrifier pour autrui n'est pas un stimulant; pas même un réconfort: la mort est l'unique consolatrice. »

Néanmoins, trouver du travail était sa seule préoccupation et ce afin de mettre suffisamment de côté pour se rendre au Mexique... En attendant ce moment ardemment souhaité, partout où on lui signalait comme malade un camarade ou un enfant de camarade, ils s'empressaient de s'y rendre pour le soigner par l'application de la méthode curative dénommée « naturelle » — celle de Kuhne — dont il était l'ardent protagoniste.

Il me semble l'apercevoir, baignant mes enfants dans la cour de la maison où il habitait ou y édifiant une installation leur permettant de prendre des « bains de soleil ».

Il discutait, raisonnait et manifestait beaucoup de sensibilité. Je ne l'ai jamais vu provocateur ou brutal.

Plutôt que de discuter âprement, il préférait garder le silence. Pardinás était un studieux: il connaissait le français, apprit l'anglais et dévorait tout livre ou périodique lui tombant dans les mains et dont il savait tirer avantage; il avait une grande prédilection pour l'astronomie.

Il chercha la consolation qu'il désirait dans le spiritisme; il remplit même le rôle de médium dans des séances spiritiques; il ne trouva pas là la satisfaction espérée et il revint vers la science pour lui demander ce qu'elle ne pouvait lui donner puisque un petit nombre de privilégiés ont usurpé le moyen de

l'obtenir: le complet développement de son être. L'étude le rendit plus misérable encore, car elle lui permit d'entrevoir — un monde de beauté, — un monde qu'il savait ne pouvoir être à sa portée.

Il apparut un jour dans sa vie un être qui aurait pu le douer de courage, lui rendre la vie agréable, même parmi les plus grands soucis, — une femme dont il fût aimé et qui sût susciter en lui une intense passion. Mais c'était là un fruit défendu dont la jouissance n'aurait pu s'obtenir sans faire souffrir un autre homme et d'innocentes et tendres créatures. Craignant de voir ces enfants souffrir, — rallié qu'il s'était aux idées économiques de Malthus — il résista à l'appel de l'amour.

Que devenir? La vie à Tampa — c'est là en Floride où il résidait — lui devenait à charge. Il travaillait peu et à de détestables conditions; il finit par découvrir une besogne stable et comme il ne dépendait presque rien pour son alimentation et sa vêtue [ne regardant pas à se procurer des vêtements d'occasion pour ne pas réduire son modeste avoir]; à l'expiration de son engagement, il se trouva à la tête d'une centaine de dollars. Il songea alors à retourner dans la vieille Europe où — si le manque des nécessités premières se fait tout autant sentir que là-bas, sinon plus — l'on trouve davantage de joies intellectuelles. Là, au moins, il y a des êtres qui militent, qui s'agitent, qui luttent pour leur rédemption,

Peut-être espérait-il qu'en se perdant dans le tourbillon de la vie, il reprendrait goût à la vie.

Mais il semble qu'arrivé sur l'ancien continent, il n'eût pas seulement à faire face au spectre redouté du chômage, mais encore à la persécution des gens de police; ils ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, le signalant comme anarchiste dangereux à quiconque l'occupait et le gitait. Ils ne le laissaient pas un instant, si bien qu'ils finirent par le rendre dangereux en réalité.

Pardinás était sensible naturellement; ils surexcitèrent assurément son émotivité; ils lui rendirent la vie plus insupportable et la mort plus désirable. Le surprenant dans cet état d'être, il se peut que l'amère déception causée aux travailleurs des chemins de fer espagnols par le premier ministre Canalejas ait fait sur lui une impression profonde et qu'il se soit décidé à mourir en accomplissant un geste sanglant de révolte. Il tua et se suicida ensuite. Qui sait si ce ne fut pas le seul, l'unique moment heureux de sa vie?

PEDRO ESTEVE

[*Mother Earth.*]

## Correspondance.

Nîmes, 5, rue Grétry. Je relève dans votre dernier numéro page 10 « dans l'univers, il n'y a pas d'ordre préétabli, tout est mouvement aveugle, tourbillon, etc. » Priez votre collaborateur, Gino Aglietti, de sortir un soir par un beau ciel de lune, de regarder le ciel — même sans lune — et de me dire ensuite si « tout est mouvement, aveugle » et « tourbillon » ? Page 11, colonne 2, votre traduction de la poésie « CREDO DE SOLDAT: « quelle que soit ma situation, que je plonge ou que je surnage, je puis dire avec orgueil: « Je n'obéis pas, je pense ». » Qu'aurait pensé Ernest Crosby s'il avait eu la botte d'un allemand sur la figure ?

H. Mahistro

L'INUTILE PRODUCTION. — Je crois que le monde n'a jamais eu autant que maintenant besoin d'art et de littérature.

Si l'art n'est pas apprécié par la grande masse des travailleurs, la faute en est probablement à l'art et à la littérature actuelles, qui ne sont pas assez simples, ne renferment pas assez d'expression vraie pour émouvoir, remuer la masse.

L'artiste ou l'écrivain dont le but unique est de remuer, d'influencer, d'éclairer la masse développe sa pensée et lui donne vie, dans son œuvre, son langage et sa production sont entièrement différents des autres écrivains ou artistes qui ne poursuivent pas ce but.

« A quoi bon ajouter au stock déjà existant ? » — Chaque époque possède son art et sa littérature, à elle, différents de ceux des autres époques et si cet art est peu apparent, la faute en est à l'importance donnée à la reproduction des œuvres anciennes.

Notre lutte acharnée contre l'autorité doit forcément produire un art, une littérature, tout à fait nouveaux. Et cette littérature et cet art constituent un moyen de propagande. . . . Si elle ne remue pas la masse entière — et qui ou quelle propagande peut se vanter d'avoir atteint ce but — du moins l'individu qu'elle atteint doit à une production littéraire de comprendre l'excellence de la liberté et l'avalissement de l'esclavage.

Et en parlant de l'individu, n'oublions pas que la masse est composée d'individus.

Je crois sincèrement qu'on n'a jamais eu autant besoin que maintenant d'œuvres d'art et de productions littéraires; appartenant à NOTRE époque et émanant de NOTRE conception de la vie.

Une Réfractaire